

## 1. Jean Polonius (Xavier Labensky, 1800-1855)

### IXION

Sur une roue infatigable,  
Qu'emporte un vague tourbillon,  
Je vois rouler comme le sable  
Au vent fougueux de l'aquilon,  
Autour de moi, voûtes brûlantes,  
Spectres confus, ombres volantes,  
Hymnes funèbres, chants hideux  
... Et toujours la roue inflexible  
Qui tourne, tourne irrésistible  
À travers l'abîme orageux !

Quels oiseaux, en troupes bruyantes,  
À grands cris la suivent dans l'air ?  
Est-ce vous, hydres effrayantes,  
Chiens terribles de Jupiter ?  
J'entends des ailes dans le vide ;  
Aux rayons de l'orbe rapide.  
Je crois voir s'attacher des mains...  
Est-ce vous, noires Euménides ?  
Venez-vous dans mes flancs livides  
Plonger vos ongles inhumains ?

Vaines paroles ! à ma vue  
Tout fuit, tout passe sans repos ;  
Autour de moi, dans l'étendue,  
Formes, couleurs, tout est chaos.  
De mes cheveux le vent me fouette ;  
Mon cerveau bat contre ma tête ;  
Mon cœur bondit ; et tout mon sang,  
Comme un liquide qu'on secoue,  
Des pieds au front, suivant la roue,  
Tour à tour monte et redescend.

Quel supplice ! Et naguère encore,  
Enivré du nectar des cieux,  
Sur les nuages de l'aurore  
Je pressais la Reine des dieux.  
Nous mêlions tous deux nos haleines ;  
Je sentais couler dans mes veines  
Le feu divin de son regard ;  
Quand soudain sur ma bouche avide  
Se brisant, le fantôme vide  
N'a laissé qu'un amer brouillard.

Ah ! reste, reste, douce image !  
Daigne encore échauffer mon cœur.  
Quoi ! tu n'étais qu'un vain nuage,  
Qu'air glacé, qu'infecte vapeur !  
Quoi ! ces yeux, ce regard humide,  
Ces cheveux flottant dans le vide,  
Ces traits souffrant de volupté,  
Ces transports, cette vive étreinte,  
Tout n'était qu'ironie et feinte  
D'un spectre en mes bras avorté ?

Illusion ! fatale amie !  
Qu'il est divin, ton court sommeil !  
Mais sur le sein d'une furie  
On se retrouve à son réveil.  
Tu nous berces de rêve en rêve,  
Ton flot sublime nous enlève  
Jusqu'au cintre des cieux ouverts ;  
Puis soudain l'onde se retire,  
Et nous restons, comme un navire,  
Couché nu sur des bancs déserts.

Mais qu'un autre pleure sans gloire  
Sur ses rêves évanouis :  
Je veux au fond de ma mémoire  
En éterniser les débris.  
Mon cœur s'attache à leur image  
Comme la voile dans l'orage  
Au mât par la houle emporté.  
Oui, mon bonheur ne fut qu'un songe ;  
Mais qu'importe, si le mensonge  
Valut pour moi la vérité !

Je fus heureux ! moment d'ivresse,  
De mon sein tu ne peux sortir.  
Je fus heureux ! dieu ni déesse  
Ne sauraient plus t'anéantir !  
Que Jupiter sur toi s'attache !  
Que sa main du passé t'arrache !....  
Du passé, rebelle à sa loi,  
Feuille éternelle, ineffaçable,  
Ton souvenir impérissable  
Est à moi, pour jamais à moi.

En vain, des sombres Euménides  
Le fouet sanglant brise mes os ;  
En vain cent flammes homicides  
Autour de moi roulent leurs flots ;  
De tes baisers, céleste amante,  
La volupté toujours vivante  
Se mêle encor dans mes tourments  
Au son des fouets, au bruit des ailes,  
Au feu cuisant des étincelles  
Que sur ma chair chassent les vents.

Tu croyais donc sur cette roue,  
Tyran des cieux et des enfers,  
En enchaînant un corps de boue  
Charger l'âme des mêmes fers ?  
Elle se rit de ta puissance,  
Cette âme altière ; elle s'élance  
Jusqu'au pied de ton trône d'or.  
Elle vole, à ta main jalouse  
Arrachant ta divine épouse,  
Sous tes yeux l'embrasser encor.

Oui, dans ces gouffres de misère  
Où ton pied m'a précipité,  
Je jouis plus de ma chimère,  
Que toi de la réalité.  
Seul possesseur de ta déesse,  
En ses bras la langueur t'opresse ;  
Et, roi suprême, être éternel,  
En vain tu cherches dans ton âme  
Une étincelle de la flamme  
Qui dévora l'humble mortel.

Ah ! toi-même, ô dieu trop sévère,  
En mon sein pourquoi l'allumer,  
Cette flamme que sur la terre  
Rien d'humain ne pouvait calmer ?  
A mon regard pourquoi toi-même  
Offris-tu la beauté suprême  
Dont l'Olympe admire les traits ?  
Si Junon m'était défendue,  
Fallait-il à ma faible vue  
Révéler ses nobles attraits ?

. . . . .

Ris, triomphe, insulte à mes peines !  
Ce captif courbé sous ta loi,  
Ce ver écrasé sous tes chaînes  
Eut un cœur plus noble que toi.  
Dévoré d'une ardeur grossière,  
Tu viens sans cesse sur la terre  
Chercher la basse volupté :  
Et moi, faible enfant de la poudre  
J'ai volé, jusque sous ta foudre,  
Ravir l'immortelle beauté !

## 2. Amable Tastu (1798-1885)

### LES FEUILLES DE SAULE

L'air était pur ; un dernier jour d'automne,  
En nous quittant arrachait la couronne  
Au front des bois ;  
Et je voyais, d'une marche suivie,  
Fuir le soleil, la saison et ma vie,  
Tout à la fois.

Près d'un vieux tronc, appuyée en silence,  
Je repoussais l'importune présence  
Des jours mauvais ;  
Sur l'onde froide, ou l'herbe encor fleurie,  
Tombait sans bruit quelque feuille flétrie,  
Et je rêvais ! ...

Au saule antique incliné sur ma tête,  
Ma main enlève, indolente et distraite,  
Un vert rameau ;  
Puis j'effeuillai sa dépouille légère,  
Suivant des yeux sa course passagère  
Sur le ruisseau.

De mes ennuis jeu bizarre et futile !  
J'interrogeais chaque débris fragile  
Sur l'avenir ;  
Voyons, disais-je à la feuille entraînée,  
Ce qu'à ton sort ma fortune enchaînée  
Va devenir ?

Un seul instant je l'avais vue à peine,  
Comme un esquif que la vague promène,  
Voguer en paix :  
Soudain le flot la rejette au rivage ;  
Ce léger choc décida son naufrage ...  
Je l'attendais ! ...

Je fie à l'onde une feuille nouvelle,  
Cherchant le sort que pour mon luth fidèle  
J'osai prévoir ;  
Mais vainement j'espérais un miracle,  
Un vent rapide emporta mon oracle,  
Et mon espoir.

Sur cette rive où ma fortune expire,  
Où mon talent sur l'aile du Zéphyre,  
S'est envolé,  
Vais-je exposer sur l'élément perfide  
Un vœu plus cher ? ... Non, non, ma main timide  
A reculé.

Mon faible cœur, en blâmant sa faiblesse,  
Ne put bannir une sombre tristesse,  
Un vague effroi :  
Un cœur malade est crédule aux présages ;  
Ils amassaient de menaçans nuages  
Autour de moi.

Le vert rameau de mes mains glisse à terre :  
Je m'éloignai pensive et solitaire,  
Non sans effort :  
Et dans la nuit mes songes fantastiques,  
Autour du saule aux feuilles prophétiques  
Erraient encor !